

Petite revue de philosophie

Des corps et du papier

Marc Chabot

Volume 11, numéro 2, printemps 1990

Les provocations d'Éros

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1102669ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1102669ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chabot, M. (1990). Des corps et du papier. *Petite revue de philosophie*, 11(2), 119–135. <https://doi.org/10.7202/1102669ar>

Des corps et du papier

1.

Paul se promène avec Simone. Ils parlent peu. Trop peu.

— Je vais presque tous les soirs sur le port. J'aime la mer et les bateaux.

Après quelques pas il ajouta :

— Je crois que c'est tout ce que j'aime.

Mais Paul et Simone sont déjà devant l'immeuble de Simone. Elle va rentrer chez elle et elle n'aura rien dit. Mais juste avant d'entrer, elle affirmera :

— Je n'ai même pas de bateaux à aimer.

Cette anecdote lue dans un roman de Sébastien Japrisot : *Visages de l'amour et de la haine*¹ me servira d'introduction à une interrogation sur l'érotisme.

Car il se pourrait bien que tout l'amour du monde commence toujours par un manque. Un manque à être. Un manque physique. Je veux un objet, je veux que quelque chose me touche, que quelque chose m'atteigne. Même un bateau qui s'en va sur la mer pourrait faire l'affaire, même ce bateau qui disparaît lentement de ma vue pourrait suffire.

1. Paris, Folio 2091, 1989.

L'érotisme procède aussi d'un même manque à être. Le corps ressemble à l'âme. Il a besoin d'exister. Qu'une main me touche, me caresse. Qu'une main (autre que la mienne) provoque des ébranlements. Qu'elle tente de toucher mon âme tout en caressant mon corps.

Il y a quelque chose de profondément érotique dans ce passage de Japrisot. Simplement parce qu'une femme appelle un homme. Une femme demande à un homme de s'ouvrir à d'autres amours. Une femme affiche ouvertement sa solitude : «Je pourrais peut-être être aimée de vous. Je pourrais désormais faire partie de vos amours. Moi qui n'ai même pas un bateau.»

Une bouteille à la mer. Un corps à la mer. Une femme à la dérive. Un homme qui rêve. Une femme qui appelle. Un homme qui crie. C'est toujours de l'érotisme. C'est toujours parce qu'il y a de la solitude quelque part qu'on demande à l'érotisme de nous faire oublier, au moins pendant quelques instants, cette atroce solitude.

2.

Ne perdons pas notre temps à nous demander à quoi peut servir la littérature érotique : elle sert à procurer de la jouissance. C'est ce que toute œuvre vise. Peintures, films, pièces de théâtre, romans, essais philosophiques, sculptures, musiques... Jouir, jouir, jouir...

Il suffit de regarder les yeux de ceux qui sortent d'un livre qu'ils ont aimé, d'un film qu'ils viennent de voir ou qu'ils souhaiteraient revoir. Jouir n'est pas une saloperie. Jouir est ce qui est recherché par l'être.

«Le *jouir* est toujours là au fond de l'œuvre, sinon il n'y a pas d'œuvre².» Pourquoi en serait-il autrement des œuvres érotiques ? Ce sont peut-être elles qui cachent le moins le désir d'être touché par le corps, l'être et l'âme ?

2. Romain Gary, *Pour Sganarelle*, Paris, Gallimard, 1965, p. 133. C'est moi qui souligne.

Ce sont peut-être elles qui tentent le mieux de faire de l'écriture une non-sublimation, tout en sublimant quand même, mais en se rapprochant du désir, en le touchant avec des mots.

3.

Il n'y a pas d'érotisme sans mots. Il n'y a pas de mains qui n'écrivent pas une histoire sur le corps de l'autre. Il n'y a pas de mains qui n'écrivent pas un conte sur son propre corps.

«...la chair est notre guide, notre lumière dense, le puits d'attraction où notre vie glisse en spirale, sucée jusqu'au vertige...³»

Le texte érotique est sublimation. Tentative d'écrire sur le corps de l'autre. Encre, sperme, cyprine, des mots pour dire ce qu'il est possible de faire. Des mots pour que le désir revienne, pour que le désir reprenne toute sa place dans la vie. Des mots. Une parole qui me tente. Une parole qui m'éventre. Une parole qui flatte l'esprit.

«Ses mots venaient s'écraser contre mon cou, dégouлинаient dans mon dos, sur mes seins, mon ventre, mes cuisses⁴.»

Car c'est toujours d'écriture dont il s'agit. Le monde n'est rien d'autre qu'un grand livre que je ne peux pas consulter à ma guise. Je m'enferme dans une pièce avec un livre. Je mets de la musique. Je jouis des mots de l'autre. Mais je m'enferme dans une pièce avec un autre, je m'ouvre à lui, j'écoute son discours et, soudain, je ne demande plus qu'à jouir.

Inutile donc de parler autrement de l'œuvre érotique. Elle est œuvre. Elle est jouissance. Elle est potentialité de jouissance. Elle se donne. L'œuvre est un objet inutile qui

3. Alina Reyes, *Le Boucher*, Paris, Seuil, 1988, p. 10.

4. *Ibid.*, p. 16.

devient le monde puisque le monde ne veut pas se donner, le vrai monde se cache, m'éreinte. L'œuvre érotique me fait exister comme corps et comme âme. Elle tente l'impossible : me faire accéder à l'autre dans son intimité. L'œuvre est une ouverture à l'autre.

«Ça te plairait de jouir rien qu'avec des mots...Il faudrait que je continue tout le temps... Si je te touchais, tu vois, ce serait comme mes paroles... Partout, doucement, avec ma langue...⁵»

Des mots, toujours des mots. L'œuvre érotique s'empare des mots pour faire vivre la sexualité. Une sexualité qu'on agence comme on peut. Une sexualité qui se veut la plupart du temps consentante. Quelqu'un parle, quelqu'un introduit des idées dans la tête d'un autre, quelqu'un imagine un corps, imagine deux corps, imagine plusieurs corps. Bientôt, ils pourraient s'ouvrir, se donner, s'offrir, jouir... S'épuiser, puis...recommencer. S'épuiser, se remettre à penser, se remettre à se toucher...

4.

L'encre est mouillée et les corps aussi. Le texte érotique ne peut que tremper dans le plaisir. Sinon c'est l'horreur, le viol, la tristesse, l'esclavage, la souffrance. Mais les textes érotiques sont toujours très proches de la souffrance. Quelque part quelqu'un crie, quelqu'un dit non. C'est trop. C'est trop long. C'est la torture. Il faut venir et vite. Il faut en finir. Il faut tout reprendre à zéro. Ce n'était pas encore cela.

Le texte érotique va toujours jusqu'à la limite de la disparition. Disparition du monde d'abord. Les autres ne sont plus là. Je suis seul dans ma jouissance. Je m'oublie. Je n'ai plus de corps. Je n'ai plus d'âme. Et c'est jus-

5. *Ibid.*, p. 17.

tement elle que je voulais sentir toute proche. Mais comme je la sais invisible, je tente de me faire invisible. Je tente de disparaître. Ne plus exister. Ne plus être. La jouissance fait toujours disparaître l'être.

5.

Est-ce pour cette raison que Bataille définissait l'orgasme comme une petite mort ? Ce moment où justement, je ne suis plus là. Ce moment où l'être n'existe plus et n'a jamais été aussi bien. Perte de la raison. La mort est la fin de la raison. La fin entière. L'orgasme est l'approche de cette disparition. Et il n'y a pas de textes érotiques qui ne s'approchent pas de cette idée de disparition de l'être. *Histoire d'O, L'amant de Lady Chatterley, Emmanuelle 1..2...3...4... , Le Boucher....*

Mourir de plaisir. S'oublier. Comme les œuvres réussissent aussi à le faire. Je n'existe plus dans une salle de cinéma, je n'existe plus lorsque je m'enferme dans un livre, je n'existe plus lorsque je me donne....

6.

Même le travail est une forme d'évasion. Ce n'est pas tant qu'on se hait. Ce n'est pas tant qu'on veut se nier. C'est simplement qu'on n'existe que pour l'autre. Qu'on se donne aux autres. Qu'on offre sa tête et son corps.

Les textes érotiques n'agissent pas autrement. Ils sont des mots.

«Ne sommes-nous pas ridicules de vouloir attraper le monde avec nos stylos, nos pinces au bout de notre main droite ? Le monde ne nous connaît pas, le monde nous échappe⁶.»

Le texte érotique tente de rattraper le monde et plus particulièrement l'autre. Un homme dit à une femme :

6. *Ibid.*, p. 43.

«Regarde, j'existe. Nous pourrions peut-être nous exposer. Nous pourrions peut-être nous faire exister à deux. Nous pourrions peut-être nous donner quelques moments d'existence. Je n'ai pas des mains par hasard. Elles écriraient une histoire sur ton corps. Elles te parleraient de la tendresse des choses. Elles pourraient te faire oublier la tristesse du monde.»

7.

Les textes érotiques sont des initiations à l'extase. Des œuvres philosophiques qui s'adressent tout autant au corps qu'à la tête. Une jouissance sur papier qui donne à l'humain des idées. Une jouissance de papier qui tente de briser les solitudes. Il arrive comme chez Sade que le texte brise tout sur son passage. Que la plume soit au service de la torture et même de la haine. Il arrive que la plume se mette à avoir peur du corps de l'autre. Que la plume soit jalouse de la jouissance de l'autre. Parce qu'il ne faut pas oublier, il ne faut jamais oublier qu'une main tient la plume. Une main qui souffre, qui veut dire le plaisir ou la douleur, qui veut raconter la tristesse et la joie de la chair. Il arrive que la main ne sache plus comment le dire. Il arrive que la main en tremble, en pleure.

Parce qu'il n'y a pas de mains innocentes. Il n'y a pas de mains qui prennent une plume pour se contenter de raconter l'innocence du monde. La jouissance d'une main n'est pas tout entière dans le plaisir. Parce qu'il y a des mains qui n'ont jamais pu caresser correctement, il y a des mains qui ont les doigts écrasés. Des mains qu'on a attachées. Des mains qui n'ont droit qu'à une plume pour dire la jouissance. Des mains qui saignent, qui souffrent et qui ne savent plus dire autre chose.

8.

«Quel bizarre sursaut — tristesse soudaine et sans doute déjà clairvoyante de te perdre sans rien tenter, ou bien orgueil de te montrer que, sur le papier au moins, je savais faire preuve d'audace ? —, quel bizarre et impudique sursaut me poussa à te proposer, puis à t'écrire cette première lettre⁷ ?»

Parce que les mains, si elles ne sont pas habiles sur les corps, elles peuvent encore l'être sur le papier. Elles peuvent dire les mots de la tête. Elles peuvent toucher la plume et proposer des jouissances qui n'ont pas encore de mains.

Le texte érotique est toujours une proposition de plaisirs. Le texte érotique s'aventure là où le corps n'oserait pas aller. Le texte érotique conjugue les idées et les corps. Il les fait se rejoindre. Il donne à entendre des jouissances qui ne se disent pas, qui s'entendent mal. Et la lecture du texte érotique donne des idées, ajoute quelque chose au corps, lui procure du sens.

Je ne perds pas mon temps. Je le cherche. Je le retrouve. Et l'écriture procure à la tête de nouvelles écritures sur le corps. Une main s'empare d'une feuille de papier et écrit. Une main vient dire l'idée de la jouissance. Parce qu'il faut bien le dire qu'on se sent redevenir animal. Il faut fabriquer les chaleurs dans le cou. Les tendresses d'une main qui glissent sur le ventre. Il faut le dire, puisque ça ne sait pas comment le faire.

9.

«Il est permis de rêver⁸.» Et cette permission passe par une lettre qu'une femme écrit à son homme. Une let-

7. Françoise Rey, *La Femme de papier*, Paris, Ramsay, 1989, p. 10.

8. *Ibid.*, p. 17.

tre toute chaude, pleine de plaisirs inavouables. Une lettre où les mots coulent sans s'arrêter. «Je sais ce qu'il me faut ! C'est ta queue, tout de suite ! Dire que je ne pensais plus que ce type-là avait une queue ! C'est phénoménal des oublis pareils⁹ !» Et le monde se remet à exister. L'homme revient avec son corps. Le plaisir peut de nouveau se partager. La plaisir se donne à voir et à entendre.

Le texte érotique est un réveil pour le corps. Un réveil pour la tête, faudrait-il dire, parce que le corps ne se réveille jamais seul. Il vient avec la tête. Il lui faut des idées pour jouir. Il lui faut quelques rêves, quelques fantasmes, quelques illusions.

Le texte érotique réorganise le plaisir. Il met de l'ordre dans le désordre. Il ne supporte pas le silence. Il ne supporte pas l'absence. Il ne supporte pas l'idée que plus rien ne soit possible. Il réinvente les corps. Il provoque la tête. Il dit : tout est encore possible. Il empêche l'homme et la femme de s'endormir. Il va fouiller dans les anciens plaisirs, mais surtout il tente d'en inventer des nouveaux.

10.

C'est pourquoi il n'est pas certain que le texte s'adresse au corps avant tout. Disons qu'il parle du corps, qu'il le fait vivre. De la même manière qu'un roman fait marcher un enfant dans la rue, fait manger un homme dans un restaurant, fait regarder une femme dans un café. Le texte érotique fait toujours penser. Le lecteur avance dans le texte. Il se retrouve, il se reconnaît, il s'identifie à ce qui se passe. Il voudrait être là. Et puis, tout à coup, il est là. Il est cet homme qui caresse cette femme. Il est cette femme qui demande encore davantage de caresses. Il est cet homme qui se ferme les yeux parce qu'il veut se contenter d'entendre le mouvement du corps de l'autre.

9. *Ibid.*, p. 14.

11.

«C'est un mode d'emploi ? me demandas-tu gentiment. Et je sus à cette minute qu'il me serait plus facile désormais de domestiquer ta bonne volonté...

— Très incomplet..., répondis-je.

— Alors j'attends la suite avec impatience ! dis-tu. Un rapport nouveau était né entre nous, combien plus passionnant...Ta curiosité me flattait. Je me mis en devoir de ne pas la décevoir¹⁰.»

Le texte érotique sera toujours «un mode d'emploi» incomplet. Il ne peut pas tout faire. Il ne peut que suggérer au corps quelques directions nouvelles. Il ne peut que donner le goût d'explorer. Le texte érotique est toujours une exploration. La plupart du temps sans aucune morale. Sans aucune forme explicite de morale. Parce que si la morale s'installe autour du texte érotique, il n'est plus seulement «mode d'emploi incomplet», il est *manuel scolaire*. Commencent alors les examens, les corrections, les notes, les évaluations. On prend son crayon rouge, on ajoute dans les marges des commentaires. On fait ses devoirs. La platitude se réinstalle presque immédiatement. Et c'est probablement ce pourquoi si peu de gens réussissent à se farcir le divin Marquis. Il n'y a là qu'une longue dissertation sur la valeur du plaisir. Il n'y a que la démonstration de ce que peut faire ou ne peut pas faire le corps. Il y a séparation des idées et des corps. Et les moines enseignent pendant qu'ils jouissent. Ils reviennent toujours sur terre. Ils ne font pas disparaître le monde, ils se l'expliquent la queue enfouie dans quelque chose, dans n'importe quoi. Et les femmes n'ont qu'à écouter. Elles devraient même prendre des notes pendant que les hommes parlent. Elles devraient suivre à la lettre les raisonnements de l'un et les folies de l'autre.

10. *Ibid.*, p. 20.

12.

Le danger du texte érotique c'est l'amour. Car il fait croire toujours que le corps pourrait s'offrir tous ces plaisirs sans que jamais l'amour n'intervienne. Sans que jamais ce plaisir ne vienne d'une personne en particulier.

Parce que ce «jouir» n'est pas que le frottement d'un corps anonyme. Ce «jouir» n'est pas un soliloque corporel. Les idées continuent de pousser dans nos têtes. Les idées poussent même mieux et plus belles encore sans l'anonymat. Tous les corps ne s'ajustent pas ensemble. Ils peuvent bien se frotter les uns aux autres. Il y en a qui ébranlent l'être. Il y en a dont on n'arrive pas à se départir. On les veut encore plus chauds, encore plus proches, on les veut en soi, à soi. On les veut même pour soi seul. On n'en peut plus de les attendre.

Et voilà qu'ils sont deux. Et voilà qu'ils voudraient se le dire. Ils l'ont lu dans les yeux de l'autre. La barrière de l'intimité est tombée. Il suffit maintenant de se regarder. Il suffit maintenant de plonger dans les yeux de l'autre pour le lire. Et ça ne peut plus faire semblant qu'ailleurs c'est tout comme. Ça n'arrive plus à vivre ailleurs. Ça n'arrive plus à jouir ailleurs. Et cette intimité se nomme l'amour. Le mot qu'il ne fallait surtout pas inventer. Le mot qu'il ne fallait surtout pas imaginer pour l'autre.

«Je m'étais mise à rêver de toi, mais est-on coupable de ses rêves ? L'horrible de la chose, c'est que mes rêves n'étaient pas forcément érotiques. J'ai honte de le confesser, mais il m'arrivait de plus en plus souvent de penser à toi sans me branler, sans même ressentir la franche chaleur, le loyal frisson que l'évocation d'un amant doit susciter dans la culotte de sa maîtresse. Il y avait quelque chose d'autre que mon sexe qui s'émouvait en moi, quelque chose que je ne savais trop où situer, mais qui, incontestablement, me paraissait louche. J'ai gardé pour moi le plus longtemps possible ce doute abominable, et puis, un jour de forte grippe, à la faveur d'une fièvre qui

pouvait tout excuser, accrochée à toi, j'ai entrepris de te révéler l'affreuse vérité : j'étais assurément tombée bien bas, car sournoisement, visqueusement, j'avais commencé à t'aimer...¹¹»

Le texte érotique fait toujours croire qu'il n'y a que du corps. Mais il le fait croire si bien qu'on oublie ce qui se passe dans la tête. Il oublie de dire entre les lignes qui parlent des caresses, des plaisirs, des couleurs de la peau, des chaleurs étouffantes, des soupirs et des cris qu'une âme s'émeut. Il oublie de dire que le plaisir ne peut se conjuguer que dans un travail à deux. Il oublie de dire que tous ces gestes n'existent que pour ne plus être seul. Car c'est de la solitude qu'il faut sortir.

Peu importe comment il s'articule, peu importent l'agencement des corps et l'agencement du texte. L'amour guette les corps à chaque page. On peut décider de fuir parce qu'on veut parler encore des autres jouissances, parce que le répertoire des positions n'a pas encore été répertorié dans son intégralité salace... mais l'amour attend toujours sa page, son heure.

Je l'ai fait parce que je t'aime. Je le ferai parce que je t'aime. J'irai jusqu'au bout pour te montrer tout ce que je peux te donner. Je vais même me laisser mourir pour que tu me voies jusqu'à la fin dans tes bras. Mais j'y vais, je le fais, je me conforme, je tombe à genoux, je me laisse faire, je souffre parce que tu sais que je suis là pour toi.

«En proclamant "Amour interdit", cela ne signifiait-il pas aussi "Sentimentalité interdite" ? Dormir avec moi, tu avais dit "dormir", c'était un programme encore inédit, jamais réalisé, jamais seulement envisagé, dont la perversité soudaine me bouleversait¹².»

11. *Ibid.*, p. 209.

12. *Ibid.*, p. 211.

13.

Tu avais des mains et c'était pour conduire mes idées ailleurs. Tu avais des mots et c'est justement ceux-là que je choisis pour t'emmener ailleurs. Le texte érotique est toujours une histoire d'amour. Il y a des mots qui nous conviennent comme il y a des corps qui nous conviennent. Il y a des mots qu'on crache de sa bouche, comme il y a des corps qui crachent des liquides dont on ne veut pas.

Mais tu as les mains et les mots qu'il me faut. Tu as les gestes et les écritures qui me touchent. Ce que tu touches, personne encore n'avait réussi à y toucher. Je ne suis plus une queue, je ne suis plus un vagin, je ne suis plus un corps. Je suis une idée que tu portes en toi autant que moi. Tu es une idée que je peux lire dans tes yeux. Tu es une idée que je porte en moi. De nous peut venir une jouissance secrète. De nous viendront d'autres jouissances que nous ne comprenons pas encore mais que nous sommes les seuls à pouvoir partager.

14.

Parce qu'avant, il y avait de l'érotisme pour les hommes et de l'amour pour les femmes. Parce qu'avant, nous n'arrivions pas à faire parler le corps et la tête. Nous n'arrivions pas à dire ensemble les gestes et les mots. Il y avait du dédoublement partout. Maintenant, il y a autre chose, comme des idées et des corps qui partent ensemble vers la jouissance.

15.

«Ils firent l'amour à l'Hôtel de Paris. Simone ne l'avait jamais fait, ni là ni ailleurs, et Paul pas dix fois dans sa vie : quatre avec une danseuse des Saddler Wells, deux ou trois fois avec une serveuse rousse d'un restaurant de Brighton. Simone jura que s'il devait ne plus l'aimer elle se tuerait¹³.»

13. Sébastien Japrisot, *op. cit.*

L'érotisme est ici dans la tête de celui ou celle qui lit. Ne reste que notre imagination. Ne reste que l'idée que nous pouvons nous faire de cette rencontre.

Simone n'est pas très belle. Paul est malade. Il se jette dans l'amour pour Simone parce qu'il hait profondément sa mère. Simone est un instrument pour assouvir sa haine de la mère. L'important n'est pas l'érotisme mais la haine de l'autre femme. Le principal est de faire l'amour avec Simone, pour marquer la distance avec la mère. Pour que des rêves, des complicités se construisent ailleurs.

On peut imaginer Paul dans le lit avec Simone. On peut le voir embrassant rapidement Simone. Pénétrant en elle comme on pénètre dans une chambre qu'on ne connaît pas. On peut imaginer Simone admirant cet homme qui l'aime malgré sa laideur. On peut penser que Simone n'apporte avec elle que sa laideur, mais elle la donnera entièrement, complètement.

Ici, pas de volupté. On fait l'amour pour d'autres raisons que le plaisir, on fait l'amour parce qu'on veut blesser ailleurs. On ne veut pas jouir des plaisirs du corps, on veut seulement que les signes posés sur le corps de l'autre passent dans la tête de la mère. Il n'est pas nécessaire que Simone le sache. Il n'est pas nécessaire que cette vengeance ait une complice.

16.

Poursuivre un rêve. Le corps cherche l'accalmie après la tempête des sens. Le corps voudrait bien avoir le droit de s'endormir. Le corps voudrait reprendre sa vie en main. Que cesse ce besoin de l'autre. Que cesse cette brûlure interne en moi qui fait que mes mains se glissent partout, sur elle, sur moi. Mais que le plaisir ne soit pas oublié non plus. Qu'il fasse œuvre dans l'autre. Que les caresses deviennent une écriture sans double sens.

Le texte érotique est un tremblement du corps sur le papier. Un tremblement des idées aussi.

17.

«Tu t'emparas d'un feutre noir, à la pointe très épaisse et très humide, et tu entamas sur moi un étrange travail de calligraphie... "Je vais te transformer en dictionnaire de l'amour", me dis-tu, et, joignant le geste à la parole, tu posas le stylo sur mon cou, et tu écrivis, en articulant à haute voix : "Cou : partie du corps réservée aux baisers tendres et troublants." [...] Ce collier de mots dont tu venais de me parer n'était que le premier d'une série que j'espérais très longue et de plus en plus suggestive¹⁴.»

Le texte érotique doit être sans cesse réécrit. Un seul ne suffit jamais. Il faut des nouveaux mots, comme il faut de nouveaux gestes. Les gestes viennent avec les mots. Les mots viennent avec les gestes.

Pour relire un texte érotique, il faut l'avoir oublié. Il faut ne plus se rappeler. Alors seulement le plaisir revient. La répétition est toujours difficile à supporter. On ne recommence pas impunément les mêmes gestes. Il faut éviter l'habitude, il faut éviter les recommencements. Et nous oublions si vite que les recommencements ne sont jamais vraiment des recommencements. Petite mémoire que celle du corps.

Version n° 1 : Nous prenions un bain. Le savon nous a servi d'érotiseur...

Version n° 2 : Je prenais ma douche et je ne t'attendais pas.

Version n° 3 : C'est la faute de l'été, il faisait chaud, trop chaud et la fraîcheur de l'eau nous a rapprochés.

Version n° 4 : Tu m'as demandé où étaient les serviettes et je ne voulais que t'essuyer...

Version n° 5 : Il y avait trop de plaisir à s'amuser dans l'eau tout en essayant de faire le moins de bruit possible pour que les autres ne nous jalouent pas trop.

14. Françoise Rey, *op. cit.*, p. 86.

Chaque version pourrait s'écrire en une dizaine de pages. On imagine un manuscrit autour du bain. Il y a l'eau, l'encre, la jouissance, les corps qui se parlent. J'écris «JE T'AIME» sur ton ventre. Savon bleu. Savon blanc. Crème de bain.

18.

«Parfois le vrai savoir est sans importance, et on peut alors l'inventer¹⁵.» Le texte érotique est une réinvention des rapports entre nous. Un appel d'amour qu'il faut entendre autrement qu'un simple appel génital. On reste là, près de la queue, près du vagin, la tête dans les seins et on ne peut rien voir, rien entendre, rien aimer de l'âme de l'autre qui quelque part cherche la voie pour s'envoler vers nous.

Redevenir idiot. Redevenir enfant. Redevenir débile. Rire. Pour rien. Pour absolument rien. Le texte érotique nous sort de l'enfer du réel. L'ennui du jour qui tombe. Une femme vient vers moi. Elle me frôle. Elle approche sa tête de la mienne. Elle me parle de sa solitude sans rien me dire. En me laissant avec son odeur. Quelques secondes seulement. Quelques secondes qui refont tout le jour. Du sens dans le réel. J'existe. Pour elle. Pour moi. J'existe et j'espère seulement qu'elle le sait. Il n'y a rien d'autre dans l'érotisme.

Une rencontre furtive pour briser la solitude minable de nos jours.

19.

Je suis dans l'autobus qui me ramène à Québec. Seul avec mon livre. Je lis *Le crime du Caporal Lortie*¹⁶. Un

15. Javier Marías, *Le Roman d'Oxford*, Rivages, 1989, p. 19.

16. Pierre Legendre, Fayard, 1989.

essai anti-érotique. L'horreur raisonnée par la psychanalyse. Tristesse de l'homme qui va à l'Assemblée Nationale pour tuer son père. Brouillage symbolique. Brouillage du réel. Tentative immonde. L'immonde qui s'échappe à chaque ligne.

Elle s'assoit près de moi. Elle sort de son sac un livre sur le San Salvador. Elle se lève de son siège. Cherche le commutateur de la lumière. Son gilet se soulève. Je ne vois que son ventre. Le début de sa hanche. La peau semble douce. Je voudrais avoir le droit d'y poser ma main. J'en aurais besoin. Oublier Lortie. Oublier la mort. Sentir la chaleur de cette peau devant mes yeux.

Je tourne la tête. Je regarde dehors. Nous sommes encore rue Ontario. Un homme a la tête dans une poubelle. Il en retire une canette. Il la secoue, regarde à l'intérieur, enlève son gant, verse un peu de liquide dans sa main. Lèche sa main. Il semble satisfait. Il s'apprête à boire le contenu de la canette.

Elle est enfin assise. Mais maintenant elle me regarde et me dit : «Ma lumière ne fonctionne pas. J'aurais dû vérifier avant de m'asseoir, il n'y a plus de place libre. Les gens vont dormir et je ne pourrai pas lire.» Je réponds : «Mon livre est si triste que je pourrais te laisser ma place dans une heure.»

Plus tard, elle sera complètement endormie, comme la plupart des passagers. Je me contenterai de la regarder dormir. Elle a enlevé ses lunettes. Ses yeux sont plus doux. Il y a une ligne dans son cou qui est très belle. Encore une fois ma main pourrait s'y poser légèrement.

Le texte érotique commence là où le réel se termine. Le texte érotique permet de terminer les gestes. De dire l'intérieur de la tête. Dans un texte érotique, ma main va vers elle. Mon doigt glisse sur son cou. Et elle ne criera pas. Elle ne dira pas que je l'agresse. Elle entendra cette tendresse. Je n'ai pas le goût d'autre chose pour le moment.

Je me fais du cinéma.

Elle dort. Les mains sur son livre. Il est en espagnol. Je l'imagine politisée. Elle s'intéresse au monde. Ou alors elle pratique son espagnol ! Je ne sais pas vraiment. Nous ne saurons rien de nous. Nous ne saurons rien parce qu'elle dort. Parce qu'elle a choisi d'endormir le réel.

Où est l'homme qui a bu sa canette ? Où va-t-il dormir ? Plus que trente minutes avant notre arrivée à Québec. Je suis fatigué. Je ferme les yeux. Besoin de repos. Besoin de sommeil.

20.

«Tous les possibles devraient arriver», a écrit Schelling. Le texte érotique s'arrange pour qu'arrivent les possibles. Et nous aurions tort de penser qu'il ne s'agit que des possibles sexuels. Nous aurions tort de réduire toutes ces histoires sur la jouissance à du corps seulement. Il y a plus, il y a toujours plus. Mais notre imaginaire est souvent contaminé par la commercialisation de la chair. Nous avons du mal à lire entre les lignes. Nous avons du mal à dégager des discours sur la peau les possibles du texte érotique.

Et c'est justement là qu'il faudrait jeter notre regard. Sur le sens, sur les cris de l'âme, sur les cris du cœur. L'âme est en peine parce que nos esprits sont en panne.

Marc Chabot
Collège François-Xavier-Garneau